

Québec français



Du coq gaulois à l'*English Cat*

Ludmila Bovet

Numéro 89, printemps 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44619ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bovet, L. (1993). Du coq gaulois à l'*English Cat*. *Québec français*, (89), 120–121.

HISTOIRES DE MOTS

DU COQ GAULOIS À L'ENGLISH CAT

À chaque langue s'attache non seulement une culture particulière, mais aussi une façon distincte d'appréhender la réalité et de l'exprimer. Les expressions idiomatiques sont, sous leur forme stéréotypée, des manifestations à la fois éloquentes et énigmatiques de l'imaginaire associé à une langue donnée. Très souvent, on ne comprend plus comment a pu naître la métaphore qui est à la source de l'expression. C'est pourquoi une traduction mot à mot n'a aucun sens dans une langue étrangère. Il faut donc que le locuteur (ou le traducteur) trouve, dans cette langue, une expression imagée équivalente.

Cependant, lorsque deux langues sont en contact étroit, il arrive que des expressions idiomatiques passent telles quelles d'une langue à l'autre, sous forme de calque, c'est-à-dire de traduction littérale.

On remarque qu'il existe au Québec un certain nombre d'expressions imagées qui sont inconnues dans les pays francophones d'Europe. Parmi celles-ci, quelques-unes remontent à des coutumes d'origine européenne maintenant tombées dans l'oubli ; c'est le cas, par exemple, de *faire quelque chose en criant lapin* (*ciseau, couteau*), de *ambitionner sur le pain bénit*, de *(faire) courir le poisson d'avril*, qui ont déjà été traitées dans cette chronique¹, et encore de *faire manger de l'avoine à quelqu'un*, qui signifie « prendre la place de quelqu'un auprès de la personne qu'il courtise » et qui ne se dit plus guère de nos jours.

D'autres tournures ont été en usage en France autrefois, dans la langue générale ou dans certaines régions et, après s'être implantées au Québec, y ont prospéré au point d'acquiescer de nouveaux emplois ; telles sont *avoir de l'allure* et

c'est de valeur, ainsi que l'appellation *Galarneau* pour désigner le soleil² ; plus encore, il y a une filiation irréfutable entre *parler jolai* et *parler cheval*, connu au sens de « baragouiner » en français populaire depuis longtemps, et même le terrible *bonhomme sept-heures* ne peut renier ses ancêtres français, le *bonhomme basse-heure* et le *couche huit-heures*³.

Cependant, il est impossible de trouver une origine gallo-romane à beaucoup d'expressions très courantes au Québec. En revanche, on constate que l'image suggérée et l'association des mots qui la fait naître sont identiques à celles d'une expression anglaise. C'est le cas, par exemple, de *coûter un bras*, traduction abrégée de *to cost an arm and a leg* ; en France, l'idée de « coûter très cher » est rendue par une autre image « physique » : *coûter les yeux de la tête*. *Tordre le bras à quelqu'un* vient de *to twist someone's arm*, alors qu'en français on dira *forcer la main à quelqu'un*. *Parler à travers son chapeau*, c'est l'anglais *to talk through one's hat* (c'est-à-dire *parler à tort et à travers*). Si ça tourne mal, on se retrouve *dans l'eau chaude* ou même *bouillante* (*hot water*) au lieu d'être *dans le pétrin*. Ça veut dire qu'on n'est pas encore sorti du bois [*not yet out of the wood(s)*], donc qu'on n'est pas sorti de l'auberge. Enfin, quand *le chat est sorti du sac*, c'est qu'on a découvert le pot aux roses.

Le fil d'Ariane

Si l'on s'amuse à comparer les images que font surgir ces expressions différentes d'une langue à l'autre, on constate que bien souvent la référence est semblable. *Coûter un bras* ou *les yeux de la tête*, c'est « coûter ce qui nous est le plus cher au monde » ; récemment est née une expression qui met en valeur une autre partie très précieuse de l'anatomie hu-

maine : *coûter la peau des fesses* ! À tort et à travers s'écrivait au XVI^e s. à tort et à travers, ce qui signifie littéralement « en détours et en traverses »⁴ ; c'est aussi cette idée de « voie détournée » qui est évoquée par l'image de quelqu'un qui parle à travers son chapeau. Il est tout aussi inconfortable de tremper dans l'eau bouillante que d'être englué dans la pâte à pain au fond d'un pétrin ; autre situation inextricable, *être sur le grill*, qui fait appel à la notion de chaleur insupportable, comme l'anglais *to be in hot water*. Il est évident que *tordre le bras* et *forcer la main* font penser à un procédé contraignant identique. On imagine sans peine la situation illustrée par *on n'est pas sorti du bois*, situation remarquablement concrète dans un pays où il est encore possible de se perdre dans le bois, mais on se demande à quoi peut bien faire allusion l'auberge qui rend la même idée en français de France. Un esprit romanesque verra peut-être de vaillants mousquetaires jouant du fleuret parmi les tables et les escabeaux renversés, avant de s'accrocher au lustre et de se balancer au-dessus de leurs adversaires médusés pour enfin s'enfuir par une fenêtre, comme dans les meilleurs films de cape et d'épée. Eh ! bien, il semble que cette auberge-là soit plutôt une prison (un endroit où l'on « paie »), sens que le mot a en argot, et l'expression n'est pas attestée avant le milieu du XX^e siècle⁵.

De fil en aiguille ou de chat en anguille

Le chat est sorti du sac est, sans nul doute, le calque de l'expression anglaise correspondante *the cat is out of the bag* ; c'est le résultat de l'action exprimée par *to let the cat out of the bag* « vendre la mèche », tournure que l'on trouve dans tous les dictionnaires anglais et américains. Cependant, on a utilisé pendant longtemps en France l'expression, mainte-

nant vieillie, *acheter chat en poche* qui signifie « acheter quelque chose sans vérifier sa nature ou son état »; le mot *poche* a ici le sens ancien de « sac », qu'il a conservé au Québec (*une poche de patates*, par exemple). Or, la vraie nature d'une affaire, politique ou autre, se révèle lorsque ce chat enfermé sort au grand jour. On trouve en anglais une expression du même type: *to buy a pig in a poke*. Dès lors, il est étrange de ne pas retrouver en France une locution du type *le chat sort du sac*, qui fasse pendant à *acheter chat en poche*. Il n'est pas exclu qu'elle ait existé autrefois dans une région de France ; mais chercher une expression dans les parlers régionaux, c'est pire que de chercher une aiguille dans une botte de foin.

Dans d'autres langues européennes aussi, le chat est un symbole de ce qui est caché, secret et parfois revêtu de connotations érotiques. En portugais, quand une affaire n'est pas claire, on dit: *ici, il y a un chat* et en espagnol : *il y a un chat enfermé*⁶. En français, l'expression traditionnelle, *il y a anguille sous roche*, bien qu'elle fasse surgir une image toute différente, rend compte également de la valeur symbolique qui découle de la forme sinueuse, « serpentine » de l'anguille.

Idiomatiques automatiques

Il est heureux que les mêmes notions s'expriment en des métaphores différentes d'un pays à l'autre. Faut-il se demander pourquoi au Québec c'est l'expression d'origine anglaise qui, souvent, s'est imposée dans la langue courante ? Dans certains cas, c'est tout simplement parce que l'expression maintenant usuelle en France n'existait pas encore au moment de la colonisation de la Nouvelle-France. Par exemple, *coûter les yeux de la tête* n'est pas attestée avant Balzac, et *n'être pas sorti de l'auberge* date seulement du

XX^e siècle. Cependant, les autres locutions sont en usage depuis les XVII^e ou XVIII^e siècles et *découvrir le pot aux roses* remonte même au XIII^e siècle⁴. A ce propos, justement, le pouvoir d'évocation du fameux pot aux roses s'étant émoussé, il a été naturel de le remplacer par une image plus « vivante », celle du chat sortant d'un sac. De même, *parler à travers son chapeau* a l'air plus incongru que *parler à tort et à travers*, dont le sens original n'est plus perceptible. Une autre raison, c'est que les locutions anglaises ont été rapidement propagées par la traduction, comme bien d'autres calques, et aussi par les échanges quotidiens avec les anglophones en milieu de travail, ce qui augmentait leur disponibilité dans la langue parlée, au détriment des expressions françaises équivalentes. De toute façon, il serait oiseux de chercher une explication parfaitement rationnelle aux préférences indiscutables qui se manifestent dans l'usage d'une communauté linguistique. Et ce serait inutile de vouloir remplacer ces emprunts bien ancrés par les locutions figurées qui sont utilisées en France de nos jours ; ces dernières apparaissent quelquefois dans la langue écrite, mais pas spontanément à l'oral.

Cependant, il est bon de savoir que d'autres images ont cours ailleurs dans la francophonie et c'est le rôle d'un dictionnaire de nous renseigner là-dessus. Le dernier-né dans ce domaine, le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*⁷, accorde une large place aux expressions figurées. Grâce aux renvois analogiques, on peut apprendre à connaître ce qui se dit en France; c'est ainsi que *ne pas être sorti du bois* renvoie à *auberge* ; mais souvent, le renvoi manque : *être dans l'eau bouillante* ne nous guide pas vers l'article *pétrin*. Par ailleurs, on se demande pourquoi *tordre le bras* est accompagné de la remarque : « Cette locution est un calque de l'anglais », alors que l'origine des

autres expressions figurées venant de l'anglais n'est pas précisée, à de rares exceptions près. Il faut souhaiter un traitement plus systématique à l'avenir. Heureusement, les dictionnaires sont perfectibles !

1 *Québec français*, n° 59 (octobre 1985) ; n° 71 (octobre 1988) ; n° 73 (mars 1989).

2 *Québec français*, n° 68 (décembre 1987) ; n° 86, été 1992 ; n° 84 (hiver 1992).

3 *Québec français*, n° 67 (octobre 1987) ; n° 65 (mars 1987).

4 Alain Rey et Sophie Chantreau, *Dictionnaire des expressions et locutions figurées*, Paris, Les Usuels du Robert, 1979.

5 Claude Duneton, *le Bouquet des expressions imagées*, Paris, Seuil, 1990, p. 675.

6 *Les Idiomatiques français-portugais*, Éditions du Seuil, coll. «Point-Virgule», 1990; *Les Idiomatiques français-espagnol*, 1989.

7 *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, rédaction dirigée par Jean-Claude Boulanger et supervisée par Alain Rey, Dicorobert inc., 1992.